

Annie Cohen-Solal

SARTRE, EN L'ANNEE DE SON CENTENAIRE : MAUVAIS MAITRE OU BOUSSOLE ETHIQUE ?

RELIEF 1 (1), 2007 – ISSN: 1873-5045. P1-12

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-112978

Igitur, Utrecht Publishing & Archiving Services

© The author keeps the copyright of this article

En France, peu de centenaires ont fait l'objet, comme celui de Sartre en 2005, d'une aussi négative unanimité. Hormis *Les Temps Modernes* et *Libération* (dont il fut le fondateur), pratiquement toute la presse colporta les mêmes clichés, en le stigmatisant en mauvais maître, en penseur démodé ou encore en imposteur. Le magazine *L'Histoire* reprit de vieilles insinuations, sans fondement scientifique, sur les occupations du philosophe pendant l'occupation nazie. *Le Nouvel Observateur* poursuivit la salve, avec le titre accrocheur de « Faut-il brûler Sartre ? »

Même *Le Monde*, d'ordinaire plutôt bienveillant à l'égard de Sartre, publia dans son supplément hebdomadaire du vendredi une série de règlements de compte particulièrement violents, plusieurs semaines de suite, sous la plume de Pierre Assouline qui prit fait et cause pour un ouvrage mal informé et plein de mauvaise foi,¹ et reprit à son compte

tout ce qui choque et fait problème dans l'attitude de Sartre : il n'a rien vu venir du nazisme et de ses promesses de barbarie alors qu'il vivait à Berlin en 1933-1934 pour y étudier la philosophie (en même temps que son petit camarade de l'École Normale Raymond Aron qui, lui, a tout compris dès ce moment là) ; il a publié ses livres sous la botte allemande en les soumettant à la censure de l'occupant, et fait jouer ses pièces dans les mêmes conditions, acceptant même que l'une d'elles fût produite au théâtre Sarah Bernhardt fraîchement débaptisé par Vichy en raison de ses origines, ce qui ne l'a pas ému outre mesure ; il a succédé à la chaire de philo

du lycée Condorcet en 1942 à un prof révoqué en raison de ses origines juives (après qu'un autre ait assuré l'intérim) sans ciller davantage ; il a donné des articles à *Comoedia* (un hebdo collabo light) ; il a signé en 1943 un contrat de scénariste avec Pathé ; il a commis en 1961, en pleine guerre d'Algérie, une préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon qui était un véritable appel au meurtre etc. La liste est longue. On n'aurait pas idée de la dresser si Sartre, qui ne cessa jamais d'être sartrien pendant la guerre, c'est à dire préoccupé avant tout par sa carrière, ne s'était présenté à partir de la Libération comme le théoricien de l'intellectuel engagé et de la responsabilité de l'écrivain.²

Aucune nouveauté, aucune analyse, rien dans ces articles ne justifiait une telle représentation. Alors, pourquoi une telle unanimité ? Étrangement, au même moment, les hommages en provenance d'Europe, d'Afrique, d'Asie, des deux Amériques s'accordaient sur un point : le message de Sartre restait toujours pour ces intellectuels un outil de référence pour déchiffrer leur époque et, plus de vingt cinq ans après sa mort, son œuvre suscitait toujours le même intérêt. On reviendra sur l'intellectuel public que fut Sartre en son temps, avant d'analyser les intéressants symptômes dont ce baromètre sartrien est aujourd'hui porteur.

A la lecture des *Mots*, quelques incohérences chronologiques permettent de déceler chez Sartre une tendance à brouiller les pistes de sa propre histoire, comme si l'écrivain s'efforçait coûte que coûte de rester sujet, de traquer ses suiveurs. Si l'on cherche à comprendre à quel moment de sa trajectoire Sartre parvient à contrôler sa propre image et Sartre devient Sartre, c'est très tôt, dès l'École Normale Supérieure, en mars 1925, alors qu'il n'a pas encore vingt ans, qu'il faut aller chercher.

Développant une pensée originale, englobant tous les champs auxquels il s'attaque, Sartre montre alors une très forte prégnance de ses propres catégories de pensée en psychologie, en philosophie, en littérature, en esthétique. « Toutes les semaines, tous les mois, il avait une nouvelle théorie ; il me la soumettait et je la discutais », m'expliqua un jour Raymond Aron. La force du jeune Sartre, c'est aussi de parvenir à forger un projet intellectuel qui instrumentalise tout le reste, y compris les autres. La philosophie est en effet pour lui tout à la fois un outil de compréhension de

soi, de production littéraire, de toute-puissance et d'appropriation du monde, ce qu'il confirmera lui-même bien des années plus tard. « A partir du moment où j'ai su ce qu'était la philosophie, il me sembla normal de l'exiger de l'écrivain. »³ Pourtant, l'entrée de Sartre dans le monde de la philosophie se fait immédiatement sous les auspices de la déception : entre les deux figures dominantes – Bergson d'un côté et Brunschvicg, son ennemi juré, de l'autre –, il manifeste une double rupture, s'élevant contre le rationalisme de Brunschvicg, au nom du romantisme ; contre le mysticisme de Bergson, au nom du réalisme. De fait, Sartre ne se reconnaît pas et ne se reconnaîtra jamais non plus dans le scientisme positiviste, d'Auguste Comte à Lucien Herr. Il cherche plutôt son inspiration du côté de Bergson, des pensées de la créativité et de la liberté, explorant une position très difficile à tenir, qui ne se veut ni spiritualiste ni positiviste, tentant une philosophie de la liberté totalement laïque, un bergsonisme de gauche.

C'est à l'École Normale aussi que Sartre apparaît dans ce rôle d'héritier subversif et scandaleux, dont il ne se départira jamais. Tous les témoignages des normaliens reviennent sur la caractéristique de ses comportements au sein du groupe : la subversion contre l'autorité. Pour la première fois, dans les traditionnelles revues de fin d'année, à l'occasion de ses nombreux canulars, Sartre mit en œuvre ses capacités de subversion. Il s'en prit à la figure de l'autorité par excellence, Gustave Lanson (qui fut directeur de l'École Normale supérieure pendant un quart de siècle), une personnalité centrale dans la construction des études littéraires en France, qui pesait d'un poids considérable sur le monde universitaire. L'ironie, le panache et la volonté de combattre l'autorité établie dont Sartre fera toujours preuve, c'est bien dans les années 1925 qu'on les voit naître.

La période suivante, celle des années trente, la plus méconnue peut-être de la trajectoire sartrienne, est intéressante à bien des égards. C'est une période de crises successives, au cours de laquelle s'élaborent tout à la fois la vision du monde, l'œuvre philosophique et littéraire et l'éthique de vie personnelle de l'écrivain. Se plaçant d'emblée sur un autre plan, il sociologise complètement son refus social de l'autorité, et construit une

contre-société alternative de bout en bout, ne négociant jamais aucun compromis à aucun point de vue, n'acceptant aucun fonctionnement institutionnel, dans une conception du changement social qui commence par lui-même, dans une négation de son environnement. Ce sont d'abord les refus : refus du métier de professeur pratiqué de manière conventionnelle, refus de la hiérarchie du lycée, refus de la bourgeoisie du Havre, refus du rôle d'époux, refus du statut de propriétaire, refus même de celui de citoyen, puisqu'il ne vote pas et regarde passer les grandes grèves de 1936 de l'extérieur (il a 31 ans !), en retrait. On pourrait donc parler à ce titre d'un éveil au monde particulièrement tardif.

Sartre est alors un personnage fondamentalement libertaire et irrespectueux et qui se situe, dès cette époque, dans le débat des modes de vie quotidiens rejoignant un grand courant libertaire anarcho-syndicaliste. Il ne se départira jamais de ce primat et, plus tard, ne supportera aucun parti, détestant les rapports hiérarchiques de maître à élève, ne reconnaissant de dette à personne, ne mettant en place aucun dialogue avec ses contemporains, énonçant sa vérité par des discours violents et subversifs, et recréant à partir de zéro un nouveau fonctionnement radicalement déviant pour les modes de vie quotidiens (polygamie, relation à l'argent, etc.). Dans cette construction micro-sociale alternative, Sartre reste constant du début jusqu'à la fin de sa trajectoire, même s'il ne cesse d'affirmer qu'il change tout le temps en construisant son propre mythe du changement.

Son projet de l'homme seul, d'un individualisme radical, trouve son ancrage dans une philosophie du sujet. Déjà, en 1930, dans son texte *La légende de la vérité*, prenant pour cible l'Université française et vitupérant contre les « philosophes, ces fonctionnaires de la république », il magnifie l'individu seul qui s'oppose à la société par l'indépendance de sa pensée. Avec obstination, il va poursuivre cette réflexion en écrivant un texte décapant (*Factum sur la contingence*, qui deviendra *Melancholia*, qui deviendra *La Nausée*), tellement décapant, qu'il a besoin d'interprètes pour le négocier tant sur le plan intellectuel (Simone de Beauvoir) qu'éditorial (Nizan, Bost, et d'autres). C'est un Sartre qui, n'ayant pas encore réussi à

faire reconnaître la puissance de sa plume, en reste à une fonction esthétique et théorique. Dans *Les Carnets de la drôle de guerre*, il raconte la dépression dans laquelle il sombra alors : série de crises, dérapage pathologique contrôlé, puis sublimé par la production artistique. Sartre s'effondre, puis refait surface et finalement s'en sort, explorant toutes les sortes de marges, exorcisant ces tentations, dans un mouvement volontaire pour lutter contre sa propre folie, la négociant, l'esthétisant, puis la sublimant, allant malgré tout jusqu'au bout de son projet littéraire, en produisant et *Le Mur* et *La Nausée*.

La guerre de 1939-1945 qui, dit-il, « bascula le social dans /s/a vie », l'abandon de l'enseignement pour le reportage journalistique, les voyages aux États-Unis enfin, vont achever la transformation de l'écrivain qui, au cours des premières semaines de l'automne 1945, lance sa revue *Les Temps Modernes*, et s'impose auprès de tous les publics, pour devenir l'un des personnages les plus célèbres de la société française. « La célébrité, pour moi, ce fut la haine », expliqua-t-il. C'est alors la mise en place d'une organisation de production intellectuelle polyvalente qui intègre les genres très populaires – la chanson, le théâtre, le roman, le journalisme -- aux genres très savants – la philosophie, la critique littéraire – ; les thèmes français traditionnels – l'engagement de l'intellectuel – aux thèmes très originaux – la discrimination raciale, la collaboration, l'antisémitisme, la colonisation.⁴ Il utilise des « médiateurs-relais » plus jeunes, plus accessibles, des acteurs très connus du grand public tels que Juliette Gréco, Boris Vian, François Perrier (Hugo dans *Les Mains Sales*), Pierre Brasseur, Jean Vilar et Maria Casarès (respectivement Goetz, Heinrich et Hilda dans *Le Diable et le bon Dieu*), Serge Reggiani (Franz dans *Les Séquestrés d'Altona*) ou encore Sophia Loren (Johanna dans le film tiré des *Séquestrés*) et touche pratiquement tous les publics, du plus érudit au plus grand public, toutes générations confondues.

De 1952 à 1956, Sartre entre dans quatre années de compagnonnage de route avec le PCF, dont il sortira transformé. A partir de 1959, ses prises de position politiques au cours de la guerre d'Algérie vont le mettre en orbite ; attaquant le pouvoir gaulliste, martelant ses attaques contre la politique

coloniale de la France dans ses articles d'une ironie déchaînée, il provoque un véritable psychodrame national en dénonçant la torture et en appelant à l'insoumission, poussant à bout le gouvernement, dans un duel sans merci avec le Général de Gaulle lui-même. C'est au cours de ces années-là qu'il acquiert un statut d'« intouchable » et, qu'invité par les chefs d'état du monde entier, il y joue le rôle d'un ambassadeur sans mandat, devenant représentant de la France dans une fonction politico-éthique jamais occupée jusqu'alors par aucun écrivain. En plus de sa fonction médiatique de directeur des *Temps Modernes*, avec son écriture polémique et ses grands voyages, il devient le porte-parole du tiers-monde, le haut-parleur des marginaux et des exclus.

Avec, en 1963, la publication des *Mots* qui, dans une bouleversante virtuosité d'écriture signe ses « adieux à la littérature » telle qu'il l'avait conçue jusqu'alors, avec l'année suivante, le refus du Prix Nobel de Littérature, avec son opposition de plus en plus radicale à la guerre du Vietnam et ses fonctions de président du Tribunal Russell contre les crimes de guerre américains, Sartre s'écarte encore de plus en plus de la trajectoire archétypale de l'écrivain. Enfin, c'est la période du dernier Sartre, avec son travail acharné sur une seule œuvre, la dernière, son Flaubert, *L'Idiot de la Famille*. C'est également l'expérimentation d'une autre forme d'écriture, l'écriture journalistique avec la création de l'agence de presse puis du quotidien *Libération*, c'est l'acceptation de servir de bouclier pour différents groupes maoïstes menacés par le pouvoir, la cécité enfin, et les dernières années passées à travailler avec son dernier secrétaire, Pierre Victor sur des préoccupations parfois étonnantes, comme celle de la religion.

Après la disparition de l'écrivain, sous l'impulsion essentielle de sa fille adoptive, Arlette Elkaïm-Sartre, son œuvre se mit à vivre d'une vie nouvelle. En l'espace de quelques années, furent publiés des manuscrits inachevés, oubliés, donnés ou perdus, qui apportaient des informations inattendues (*Carnets de la drôle de guerre, Lettres au Castor et à quelques autres, Cahiers pour une Morale, Vérité et Existence, Critique de la Raison Dialectique, tome 2*), qui ouvraient des grands pans de mystère (*La Cérémonie des Adieux*), ou dévoilaient certains aspects plus obscurs de la trajectoire sartrienne

(*Œuvres Romanesques en collection de La Pléiade, le scénario Freud, Écrits de Jeunesse*). La postérité sartrienne se poursuit, diffuse, dans les pages de *Libération*, entre irrévérence têtue et refus d'esprit de sérieux, dans celles des *Temps Modernes* qui, selon Claude Lanzmann, maintient le « cap de non infidélité », ou encore dans les rangs des cercles d'études sartriennes du monde entier qui, depuis 1979, se retrouvent tous les 21 juin, à la Sorbonne.⁵

En France, pourtant, l'étrange anathème que l'Université française jeta sur l'œuvre sartrienne, ainsi que les procès de ceux qui tentèrent de faire endosser à l'écrivain toutes les « erreurs » politiques du siècle passé donnèrent au débat intellectuel la forme d'un véritable règlement de comptes. La présence-absence de Sartre encombra longtemps d'un curieux malaise les intellectuels français qui ne savaient pas trop s'il convenait de l'évacuer précocement, ou de le remplacer. Ce règlement de comptes français culmina certainement en 2005, lors de la célébration du centenaire de sa naissance, et fit apparaître un fort décalage dans les célébrations sartriennes entre la France et l'étranger.

Un décalage qui m'apparut avec évidence, quelques mois avant le début du centenaire, en juin 2004, dans le grand amphithéâtre de l'Université Paris 8. Ce jour-là, deux philosophes venus des Amériques, Antanas Mockus et Cornel West, reçurent leur diplôme de Docteur *Honoris Causa* des mains du président Pierre Lunel. Dans leur discours d'acceptation, tous deux se référèrent à Sartre de manière naturelle et nécessaire ; Mockus, à partir de la nouvelle interdépendance culturelle ; West, à partir de l'ère post-coloniale. Deux directions que Sartre avait esquissées, puis pensées avant tout autre. Pour ces deux philosophes, comme pour de nombreux intellectuels de par le monde, Sartre constitue une référence quotidienne, que je qualifierais peut-être à ce stade de « boussole éthique ».

La force de cet impact sartrien hors des frontières de la France revint encore clairement dans l'entretien que m'accorda Gilberto Gil, le Ministre brésilien de la Culture, lors de mon passage à Brasilia, en Octobre 2005. Voici quelques extraits de cette déclaration.

Ce qui m'intéresse beaucoup comme référence, chez Sartre, c'est cette dimension universelle de la culture qui m'a aidé, à la fois dans ma vie personnelle, en tant que citoyen brésilien, et en tant que citoyen du monde [...] Les autres intellectuels, qui ont pris un parti, comme Raymond Aron, sont plus faciles à interpréter. Mais les hommes de la simultanéité, de l'ubiquité, comme Sartre sont, pour moi, bien préférables. Sartre a totalement refusé les conventions, et je pense que c'est aussi pour cela qu'il paie aujourd'hui [...]

Quant aux Brésiliens, ce qui les attire dans la pensée de Sartre, c'est la découverte d'une contemporanéité, d'une société qui se prépare pour le futur du monde. Et ce qui les rattache à Sartre, c'est sa capacité de traverser les codes, et son intérêt pour la diversité ethnique et culturelle, c'est enfin cette interculturalité qui se met en place chez nous. Le type d'intellectuel qui s'est forgé au Brésil à ces époques-là, en 1940 et 1950, est dans cette ligne [...] Ce n'est pas par hasard que Lévi-Strauss a dédié la première partie de sa carrière aux Indiens. Les intellectuels français ont inventé une nouvelle société, ils ont mis en place un nouveau rapport entre intellectuels et vie quotidienne [...] Même si Sartre n'a jamais exercé de rôle d'homme politique institutionnel, il nous a inspirés. Surtout à travers l'intérêt qu'il a eu pour la question des idéologies, de la politique, de la révolution, du rôle de l'État, et pour sa discussion sur l'État-nation, pour sa découverte de la modernité, et son dépassement de la modernité. C'est pourquoi toutes ces questions, que Sartre a travaillées, me donnent des instruments pour effectuer la traversée moi-même comme ministre de la Culture.

Sartre est le premier intellectuel et le premier philosophe occidental qui m'ait donné la possibilité de connaître les œuvres de l'Occident proches de l'Orient, qui ait participé pour moi à la construction de ces ponts avec l'Orient [...] D'ailleurs, je suis tout à la fois sartrien, et non sartrien : par rapport à son œuvre, je suis à la fois dedans et dehors, dans la simultanéité. Sartre a été l'un de ceux qui ont inauguré la simultanéité comme un concept. Il a été, comme l'on dit des penseurs du tropicalisme brésilien, l'un des derniers modernistes et l'un des premiers post-modernistes, à la frontière entre de ces deux époques. Il a joué un rôle fondamental pour les hommes de l'école allemande et pour tous ceux qui ont fait des études sur la post-modernité. Enfin, je dirais que pour moi, la contribution sartrienne à la littérature et à la culture universelle défie vraiment toutes les catégories !

Comment comprendre l'éclatant écart dans l'évaluation de l'œuvre sartrienne entre la France où elle est frappée d'anathème, et l'étranger, où elle reste vivante ? Sartre nous livre peut-être une clé, dans un entretien de 1967. « Luther disait: "Tous les hommes sont prophètes" », énonce-t-il au

détour d'une phrase. Et si Sartre représentait ces valeurs de la culture protestante, transmises par son grand-père, Charles Schweitzer, un des grands pédagogues progressistes de la France du XIX^e siècle, qui fut aussi le seul précepteur de l'enfant jusqu'à l'âge de dix ans ?

Rappelons tout d'abord quelques éléments généalogiques de la famille Schweitzer, en revenant sur la figure de Philippe-Chrétien Schweitzer, instituteur profondément républicain qui perdit son poste pour avoir refusé de prêter serment à Napoléon III et devint maire de la ville de Pfaffenhofen en Alsace. Deux de ses fils, Charles, né en 1844 et Louis, né en 1846, qui avaient tous deux été élevés dans les mêmes valeurs, construisirent leur trajectoire personnelle et professionnelle, chacun à sa manière, étant donné les contextes géographique et politique de l'époque : Charles, le professeur, père d'Anne-Marie Schweitzer et grand-père de Jean-Paul Sartre, choisit la France après la guerre de 1870, et enseigna à Mâcon, Lyon et Paris. Cet incroyant épousa une catholique, elle-même indifférente, et fit élever sans conviction ses enfants dans la religion romaine. Quant à Louis, le pasteur, il décida pour sa part de rester en Alsace : après des études à Strasbourg, il devint vicaire à Birlenbach et à Muhlbach puis pasteur à Kaysersberg et à Gunsbach. Il épousa une fille de pasteur, et leur fils, Albert Schweitzer, après avoir étudié la médecine et la théologie en Alsace, décida d'aller vivre à Lambaréné au Gabon, où il eut le destin que l'on sait.

Dans *Les Mots*, pour quiconque se donne la peine de lire ce livre, et de procéder à une recherche sociologique, (et je pense avoir démontré cela dans ma biographie⁶, il apparaît sans conteste que Charles Schweitzer, un « pasteur manqué » selon son petit-fils, renonça à ses études de théologie et à sa vocation de pasteur à cause d'une histoire sentimentale. Après avoir passé l'agrégation d'allemand et acquis le titre de docteur ès lettres, il devint l'un des grands pédagogues de l'enseignement des langues vivantes de la III^e République. « Fidèle aux volontés de son père », il avait, selon *Les Mots*, « gardé le divin pour le verser dans la culture », et fit partie de ce groupe de pédagogues protestants libéraux qui aidèrent Jules Ferry à mettre en place les bases d'un enseignement laïc français, après la loi de séparation de l'église et de l'état en 1905. Ce *protestantisme laïc*, en France,

représente un facteur sociologique et culturel très profond d'identité et d'appartenance, et qui permet à ses membres de se différencier clairement de la culture catholique, de très loin majoritaire dans notre pays.

Le pasteur Albert Schweitzer, interrogé sur l'œuvre de son petit-neveu, Jean-Paul Sartre, avait d'ailleurs un jour lui-même déclaré : « Toutes les opinions sont respectables quand elles sont sincères et Dieu lui pardonnera sûrement à cause de cela ». « Cher Oncle Albert [...] », écrivit pour sa part Jean-Paul Sartre en 1962,

Je regrette que nous ne puissions nous voir plus souvent [...] Nous avons bien souvent les mêmes buts sans avoir les mêmes principes et c'est la condition d'un entretien fructueux. Tu as une très grande expérience de ces pays sous-développés qui sont au centre de nos préoccupations et j'aimerais souvent t'interroger.

Le protestantisme libéral, comme cela a été montré dans les travaux de l'historien Patrick Cabanel⁷ est effectivement resté très minoritaire en France, alors qu'il y exerçait une influence disproportionnée, parce qu'il a été l'un des milieux charnière de la construction de la République laïque. Plus généralement, le protestantisme libéral n'a cessé de générer des figures radicales, comme celles du pédagogue Ferdinand Buisson, de l'historien Gabriel Monod, des géographes anarchistes de la tribu Reclus, du député socialiste Francis de Pressensé (un grand dreyfusard), du scientifique Théodore Monod (plus radical que bien d'autres), ou encore du sociologue Jacques Ellul. Le sacerdoce universel a bien été l'une des racines de la démocratie, surtout en milieu calviniste (et en France c'est ce protestantisme-là qui domine, même si les Alsaciens sont luthériens).

On peut donc vraiment estimer que Sartre, tout baptisé catholique qu'il ait été, doit beaucoup à l'éducation de son grand-père et à cette forme de *protestantisme laïc* qui se présente tout à la fois comme une culture du quotidien et comme une référence éthique en ce qui concerne l'éducation et la culture, mais aussi bien sûr la liberté individuelle, et la vie en général. Et si, reprenant la radicalité de cette exigence éthique, Sartre restait

inacceptable dans une France de tradition catholique, et réfractaire à la confrontation avec ses propres blessures ? Et si c'était au nom de ces valeurs protestantes que Sartre dérangeait, confrontant sans trêve ces tabous de la mémoire collective française comme la collaboration, le racisme, la torture, le colonialisme, autant de traumatismes nationaux qui n'ont longtemps été explorés que par des chercheurs étrangers? Prophétique, subversif, appuyé sur la société civile, Sartre se porta aux avant-postes pour développer une culture alternative ou pour penser le monde pluriculturel et post-colonial dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Cette société française, qui a rejeté Sartre en l'année de son centenaire, ne comprend pas l'intérêt du philosophe pour les êtres en mouvance ou les groupes en devenir. Tout comme l'intrigue son refus de tous les hommages, de presque tous les dogmes. Ou comme la déroutent son horreur du statique, ses revirements, ses trahisons, ses contradictions, ses tocales. Et même si Sartre reprend une tradition d'insubordination bien connue des intellectuels Français, et même s'il se retrouve à tous les endroits-clé du XX^e siècle, c'est d'autant moins qu'on lui pardonne ses écarts. Dans une société française qui considère comme primordiale la légitimité institutionnelle, Sartre occupe une position singulière. Son refus de toute position et de toute reconnaissance institutionnelles semble remettre en question sa légitimité intellectuelle, et brouille toutes les catégories d'appréhension traditionnelles. Son affrontement à Gustave Lanson ou au Général de Gaulle, sa confrontation aux tabous les plus enfouis de l'histoire de son pays, son horreur des archaïsmes douillets et des pensées du repli font de lui un citoyen irréductible et inclassable, en vigie aux avant-postes, toujours explorant, toujours transgressant. Comment le lui pardonnerait-on ? Il devient l'objet de toutes les méfiances. Et, à l'aune du baromètre sartrien, ce que révèle aujourd'hui cette société française, ce sont bien ses propres limites.

Notes

¹ Le livre en question est le suivant : Bernard Lallement, *Sartre, l'improbable salaud*, Paris, Le Cherche Midi, 2005.

² Pierre Assouline, « La République des Livres », le blog de Pierre Assouline, *Le Monde*, 28 Mars 2005.

³ Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*, op. cit. ; cette idée est débattue p. 220-250.

⁴ *Réflexions sur la Question Juive* et *Orphée Noir* sont publiés respectivement en 1946 et 1947.

⁵ C'est pendant été 1979, à la suite du colloque Sartre à Cerisy-la-Salle qu'est né, sous l'impulsion de Geneviève Idt, de Michel Contat et de Michel Rybalka, le groupe d'études sartriennes. Depuis cette époque, tous les ans, autour de l'anniversaire de Sartre c'est à dire le 21 juin, se réunit à la Sorbonne le groupe d'études sartriennes pour deux journées de travaux. De nombreux universitaires étrangers se joignent aux débats et un bulletin, *l'Année sartrienne (Bulletin du groupe d'études sartriennes)*, qui fait le recensement de toutes les occurrences sartriennes en France et dans le monde, est également publié à cette occasion. De nombreuses sociétés sartriennes, actives dans le monde entier (Grande Bretagne, Belgique, Brésil, Italie, Japon, Argentine, Allemagne, etc...) permettent aux lecteurs de Sartre de développer leurs recherches et d'échanger leurs travaux de manière régulière. Citons enfin les nombreux sites internet dont le plus important jpsartre.org, mis en place par Michel Rybalka, recense toutes les publications et tous les événements sartriens de par le monde.

⁶ *Sartre 1905-1980*, Gallimard, Folio essais, pages 52-95.

⁷ voir plus particulièrement l'ouvrage : *Les Protestants et la République* (éditions Complexe, 2000).